

“ petite corde. La plupart, pourtant, dans les circonstances solennelles, joignent au brayet des mitasses, une chemise ou une couverture ; quelques-uns même ont tout le costume canadien. Les femmes s’habillent d’une façon différente. Elles prennent une brassede drap, dont elles cousent les extrémités ; s’introduisant dans ce fourreau, elles le lient à peu près, vers la taille, ayant soin de le laisser passer quelques pouces au-dessus de la ceinture. Elles enlèvent les côtés de cette partie, de sorte qu’il n’en reste que quelques pouces de large par devant et autant par derrière. Ces deux parties sont jointes sur les épaules par deux petites cordes et chez les dames du premier ordre, la partie qui couvre la poitrine est ornée de raçades. La chevelure des deux sexes est quelquefois ornée de petits boutons blancs, de morceaux de cuivre ou de grains de collier. Puis l’éclat de leur teint est de beaucoup relevé par une épaisse couche de vermillon, dont ils aiment beaucoup à se barbouiller. Ce que j’ai trouvé de plus singulier dans leur toilette, c’est un morceau de fer blanc qu’ils se mettent sous le nez et dont les extrémités entrant dans chaque narine, vont se fixer dans un trou, pratiqué dans le cartilage qui les sépare. Ces sauvages sont tous très pauvres. En été, la chasse et la pêche leur fournissent une nourriture assez abondante, mais en hiver ils ne vivent que très difficilement et ils mourraient tous, s’ils n’étaient habitués dès l’enfance à des jeûnes rigoureux. Il leur arrive souvent d’être jusqu’à plusieurs jours sans manger et il est même arrivé à quelques-uns de manger leurs propres enfants pour prolonger leur misérable existence. Le sort des femmes est tout à fait pénible. Elles sont plutôt les esclaves que les compagnes de leur maris. Elles sont chargées des travaux les plus durs ; puis les coups de baton et autres plus douloureux encore, viennent souvent leur rappeler, qu’elles ont un maître cruel à servir. Une chose qui m’a toujours étonné, c’est de rencontrer ces Indiens, sur les lacs, par de gros vents, dans des canots dont on peut à peine se figurer la légèreté et voguant avec leur femme, leurs enfants, leurs chiens et tout le ménage. Quand on passe auprès d’eux, ils s’approchent ordinairement et si on leur fait la politesse de s’arrêter, ils nous donnent de grosses et cordiales poignées de main, accompagnées d’un salut à la française : Bajou, bojou, bojou : un mot que tous savent et qu’ils ne manquent pas de répéter à l’envi. S’ils ont du poisson ou du gibier, on échange ces articles pour quelques autres et on se sépare bons amis.” Le 28 juillet, le canot qui portait nos voyageurs, fut contraint d’aborder à l’île aux Lièvres, à l’entrée de la